

Olivia Bikoé grandit dans le village Bikoé, dans la province camerounaise du Sud. Le foyer est modeste mais son frère, ses deux sœurs et elle ont toujours de quoi manger et aller à l'école. Seul bémol : les rapports parents-enfants ne sont pas des plus chaleureux. « *Mes parents étaient très renfermés et nous n'avions pas de dialogue avec eux* », se souvient cette jeune femme de 22 ans.

Et puis Olivia Bikoé tombe enceinte. Elle a 14 ans. « *Ma maman, qui travaille dans une perception, l'a appris au bout de quatre mois. Mon père, assistant social, qui ne vivait pas avec nous, l'a su lorsque j'étais enceinte de huit mois. Ils étaient surpris et les relations n'ont pas été simples avec eux, surtout que le père de l'enfant m'avait abandonnée... Je suis restée avec ma mère jusqu'au bac et puis j'ai dû trouver des activités génératrices de revenus lorsque j'ai commencé mes études à Yaoundé. Avec un enfant, tout ça n'était pas du tout facile. Heureusement que pour m'aider ma mère gardait souvent mon fils, comme elle le fait encore aujourd'hui.* »

15 000 filles-mères recensées
Suite à sa maternité précoce, Olivia Bikoé a développé une fibre sociale. « *J'ai été recensée par un programme sur les jeunes filles-mères, et ensuite j'ai exercé comme tantine (le nom qu'on donne aux jeunes filles-mères) pour notamment sensibiliser les jeunes aux relations sexuelles précoces. C'est peut-être l'image de ce que j'ai vécu dans mon enfance que j'essaie de combattre en les sensibilisant* ».

Olivia Bikoé a commencé en 2006 à travailler au sein du Réseau national des associations de tantines (Renata), qui siège à Yaoundé et regroupe 200 associations dans les dix provinces du Cameroun. En janvier 2008, l'assemblée générale du Réseau l'a élue secrétaire exécutive pour un mandat de deux ans. « *Je me charge de la gestion, je prépare les actions de terrain avec mon équipe, j'organise*

des conférences où l'on défend la cause des adolescents et où l'on aborde les problèmes des jeunes filles-mères », précise l'étudiante en sciences économiques.

Et il y a du pain sur la planche. Le Renata a recensé 15 000 tantines, « *dont 10 000 ont bénéficié de la formation sur la santé sexuelle et reproductive, le principal cheval de bataille du Réseau* », indique Olivia Bikoé, ajoutant que « *de plus en plus de jeunes filles font des grossesses précoces, ce qui entraîne des problèmes pour le suivi de la scolarité, par rapport au VIH/sida...* ».

Pour inverser la tendance, le Renata « *sensibilise les jeunes au travers des médias, de dépliant et de brochures où il y a des schémas et des conseils à adopter dans différentes situations, comme le mariage forcé, l'inceste...* ».

« SOS viol »

Le Renata a aussi « *multiplié les cellules SOS viol* » et lancé le 28 mai 2009, avec l'entreprise allemande de coopération internationale GTZ, une campagne de deux ans contre le viol et l'inceste. Dans ce cadre, des victimes sont appelées à témoigner dans des établissements scolaires et dans les médias pour éveiller les consciences et briser la loi du silence.

Une initiative qui tombe à point nommé. Une étude sur le viol menée par le ministère de la Santé et la GTZ révèle que 432 000 filles et femmes ont été victimes d'agression sexuelle ces vingt dernières années — agression commise dans 18% des cas par un membre de la famille. Ces 432 000 victimes représenteraient 5,2% de la gent féminine. Dans les années 70, le taux s'élevait aux alentours de 0,1% selon les enquêteurs, qui ont interrogé entre novembre 2008 et janvier 2009 37 000 filles et femmes.

Avant la campagne contre le viol, le Renata avait organisé une autre action d'envergure, de mai 2006 à août 2008. Très médiatisée, elle mettait en garde

contre le « repassage » ou « massage » des seins.

Cette coutume consiste à empêcher la croissance mammaire des filles pré-pubères en écrasant les seins naissants avec des pierres chaudes ou encore un pilon. La pratique est surtout destinée à retarder les premiers rapports sexuels, les mères gageant que les garçons seront moins tentés d'approcher leur fille si ses attributs féminins restent invisibles.

D'après une étude réalisée en décembre 2005 dans tout le pays, 24% des femmes ont déclaré avoir eu les seins « repassés » — avec une prévalence oscillant entre 30% et 50% dans les zones méridionales du pays. **Et nombreuses sont celles qui ont gardé des séquelles de leur « massage »** : brûlures, infections, affaissement des muscles, production de lait maternel hors grossesse... Il y aurait en outre des risques de cancer du sein, bien que la responsabilité du « repassage » ne soit pas prouvée.

De la difficulté de convaincre

« *Pour faire reculer le "repassage" des seins, nous avons expliqué aux parents qu'il y a d'autres façons de retarder les premières relations sexuelles, que le dialogue peut être une solution. La campagne a rencontré un écho très favorable. Des parents nous ont dit qu'ils ne pensaient pas faire du mal en "repassant" les seins de leur fille, et ils nous ont soutenus. Tout comme les chefs religieux et traditionnels* », se réjouit Olivia Bikoé.

Encourageant, mais « *difficile* » d'être performant dans tous les domaines, estime la responsable du Renata, au bord du surmenage avec ses rôles de mère, de secrétaire exécutive et d'étudiante. Les problèmes sont d'ordre financier : « *La GTZ nous apporte de l'aide mais ce n'est pas assez. Le gouvernement ne nous appuie pas, mais nous l'approchons pour voir s'il peut fournir des formations aux jeunes filles-mères et sensibiliser contre les relations sexuelles précoces* ».

Autre écueil, les sujets interdits. « *Le tabou autour du sexe est ancré dans les traditions, alors le dialogue n'est pas facile avec les parents. Il faut beaucoup les convaincre. Dans les écoles, les dirigeants et certains groupes de jeunes ne nous laissent pas la porte ouverte car ils pensent que si on parle de sexe aux jeunes, ils seront tentés d'avoir des relations sexuelles précoces. Ce malentendu repose sur un problème de dialogue.* »

« *Toutes ces difficultés nous empêchent d'étendre notre action et de joindre tous les jeunes, où qu'ils soient* », conclut Olivia Bikoé. Avec son équipe, elle garde cependant l'esprit fertile et nourrit l'ambition de traiter toutes les thématiques liées aux jeunes filles, y compris l'analphabétisme et la prostitution. En attendant, la sensibilisation continue : « *Si on arrive à faire que les gens prêtent l'oreille, peut-être qu'ils penseront différemment. Le processus est déjà en marche* ».

